



HAL
open science

Témoignage du désir d'Histoire - Préface

Bertrand Cabedoche

► **To cite this version:**

Bertrand Cabedoche. Témoignage du désir d'Histoire - Préface. Jean-Chrétien Ekambo, Médias pionniers au Congo: Se Kukianga 1891; Minsamu Miayenge 1892, L'Harmattan, pp. 15-25, 2018, coll. "Médias d'hier. hal-02021587

HAL Id: hal-02021587

<https://hal.science/hal-02021587>

Submitted on 16 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Préface
de Bertrand Cabedoche

Université Grenoble Alpes
Responsable de la Chaire Unesco
en Communication Internationale

Témoignage
du désir d'histoire

Il pourrait paraître saugrenu de se réfugier dans le passé, quand précisément c'est le reproche qu'un certain chef d'Etat, non averti des réalités présentes et enjeux de l'Afrique, avait pu adresser au continent depuis Dakar, de manière bien inconsiderée. La première impression que procure la lecture de l'ouvrage aujourd'hui proposé par Jean-Christien Ekambo peut au contraire parfaitement l'inscrire dans la recommandation que Fernand Braudel nous a laissée en 1958, en faveur du recours à l'Histoire. L'auteur du présent livre peut en effet à son tour revendiquer la maxime, inspirée par le fondateur de *l'École des Annales*, par ailleurs fondateur du *Centre d'Études africaines* et que l'historien Joseph Ki-Zerbo avait déjà reprise pour introduire son *Histoire de l'Afrique noire* : « Pour espérer, pour aller de l'avant, il faut savoir aussi d'où l'on vient ».

Effectivement, pour bien se démarquer de la course éperdue « au service de l'actuel » et à la poursuite des seuls acteurs « qui font du bruit », dont témoignaient encore les sciences sociales jusqu'aux années cinquante, les sciences de l'information et de la communication (Sic) ont totalement intégré ce que Fernand Braudel avait préconisé. Mais cette immersion généalogique, archéologique, anthropologique, n'était plus aussi évidente. Car, parallèlement, amputé depuis plus d'un demi-siècle de son imaginaire colonial « pour tourner la page plus facilement » et faire le deuil, l'espace public des anciennes puissances coloniales entoure aujourd'hui de nouvelles légendes médiatiques les objets que la génération précédente avait abandonnés au grenier de la mémoire.

En réalité, la recherche n'a jamais véritablement constitué ce « trou noir » de l'histoire de la colonisation, comme le rappelle Jean Fremigacci. Ce sont les médias et les intellectuels mondains surmédiatisés, en mal de notoriété rapide, qui se sont empressés de consacrer ce vide réflexif, dans le but narcissique de renforcer, par contraste, l'aspect supposé révélateur de leur propre littérature. Pareille (im)posture fonctionne à contre-sens des enseignements des sciences humaines et sociales, notamment les sciences de l'information et de la

communication. Pour la discipline, Roger Bautier s'est ainsi engagé dans un plaidoyer portant sur le temps long: « il est impossible de comprendre certains objets (...) si l'on ne fait un retour sur le passé, y compris le passé lointain, (...) pour se départir de la 'normalité' apparente du présent (...) et examiner ce qui, dans le passé, constitue un héritage structurant ce présent ».

Jean-Christien Ekambo revendique expressément pareille inscription « dans les profondeurs du temps ». Pour ce même objectif, un thème aujourd'hui familier pour les historiens a encore été rappelé dans la livraison toute récente de la revue *Le Temps des Médias* (axe « Journalisme et regards sur l'Afrique en période coloniale 1880-1960 ») : l'étude des rapports entre médias, histoire et mémoire(s).

* * *

Un premier intérêt ressort de la lecture, d'abord sémiologique, que nous propose aujourd'hui le professeur Ekambo depuis Kinshasa, de ces médias pionniers du Congo belge : *Se Kukianga*, créé en 1891 et *Minsamu Miayange*, lancé l'année suivante. Sans doute, les sciences de l'information et de la communication, dont se recommande l'auteur, ont été bien timides à investir ces analyses des contenus de presse, en tous les cas au-delà de l'enseignement professionnalisé, comme le rappelle Simone Bonnafous.

Pour autant, l'analyse des contenus n'est pas en soi dépourvue de significations. Tout récemment, par exemple, Catherine Kerbrat-Orecchioni nous offre encore de repérer les motivations du masquage et les stratégies du démasquage en analyse de discours. Imène Miri-Benabdallah étudie la mise en scène de soi dans le discours journalistique et Saloua El Oufir repère la rhétorique de l'altérité dans la littérature de voyage marocaine.

Inscrit dans cette contemporanéité, le présent ouvrage impressionne. La méticulosité et la pugnacité de l'auteur l'ont poussé à croiser les références documentaires. L'auteur s'est notamment investi dans la consultation des archives d'Oxford. Nourri des méthodologies enrichies aujourd'hui par des auteurs comme Roselyne Ringoot, Jean-Christien Ekambo sait la richesse du repérage du construit éditorial, qui rassemble et démarque les journaux les uns des autres, à condition déjà de croiser discours du journal et discours sur le journal. Comme Annie Lenoble-Bart pour l'Afrique des Grands Lacs et l'Afrique de l'Ouest, l'auteur confirme aussi combien l'histoire religieuse peut constituer une porte d'entrée privilégiée pour aborder l'histoire des médias africains. De tout cet appareillage méthodologique et de ce croisement rigoureux des sources, l'auteur reconstruit un matériau des plus riches, pour esquisser, déjà, ses premières conclusions, interrogeant, confirmant, infirmant.

Ainsi, Jean-Christien Ekambo interroge, ou ressuscite les interrogations des africanistes du siècle dernier. Il est frappant d'ailleurs de les retrouver parallèlement depuis Saint-Louis du Sénégal chez les

spécialistes du cinéma documentaire en Afrique, au moment de choisir les supports sonores en voix *off* pour accompagner leurs prises de vue.

Jean-Christien Ekambo confirme, chiffres, datations, corrélations. Par exemple, le nombre d'abonnés de *Minsamu miayenge*. Par exemple, le rôle fondamental de l'imprimerie dans la constitution d'un proto-journalisme africain au milieu du XIX^e siècle.

Jean-Christien Ekambo infirme, corrigeant au passage certaines imprécisions de références antérieures moins bien documentées, trop vite installées : dates, contexte, géographie. Par exemple, discutant du nom de la Livingstone River. Par exemple, s'efforçant de traduire le titre *Se kukianga*, armé des ressources linguistiques multiples à sa disposition (kikongo, anglais, français, voire portugais et suédois). La rigueur documentaire ne manque pas. L'humilité du chercheur qui l'accompagne non plus : l'interprétation reste ainsi toujours ouverte, pour ne pas enfermer le lecteur dans les seules hypothèses et conclusions partielles de l'auteur.

On découvre aussi dans le livre des procédés de captation dans l'écriture, déjà expérimentés en cette fin du XIX^e siècle : mise en scène du suspense, avec la publication par épisodes des séries romancées à caractère bibliographique pour *Minsamu Miayenge* ; aménagement du *teasing*, avec la publication prématurée dans *Se kukianga* en 1886 de la préface du dictionnaire et de la grammaire kikongo de William Holman Bentley.

À partir d'une lecture plus fine encore de l'ouvrage, on comprend cependant qu'il serait superficiel et injuste de n'en rester qu'à ces dimensions sémio-descriptives de l'énorme travail accompli par l'auteur. Le lecteur est d'ailleurs rapidement prévenu, s'il n'attend qu'abondance de données éparses, disposées sans réflexion structurée, voire sans inscription théorique. Car si les sciences de l'information et de la communication ont finalement intégré l'analyse des discours comme méthodologie pertinente, les travaux en sociologie du discours médiatique n'y ont été développés qu'assortis des avertissements des Yves de La Haye ou Jean-Pierre Esquenazi, notamment.

Certes, l'analyse des modalités discursives (genres, rubriques, tons, registres...) est en soi signifiante et le travail de Jean-Christien Ekambo nous le confirme. Mais l'information médiatisée s'avère moins à prendre en tant que somme de contenus qu'en tant que modes de relation, schéma de communication productive entre les groupes et les forces sociales, construit social, tous révélateurs d'un type de rapports de force entre différents acteurs sociaux à quelque niveau que ce soit, *micro*, *meso* et *macro*.

L'auteur le sait : un certain nombre de travaux sur la presse missionnaire au Congo du XIX^e siècle existent déjà. Mais ceux-ci consacrent des approches essentiellement linguistique, culturelle, anthropologique. Avec l'approche communicationnelle qu'il revendique, la plongée dans les itinéraires de *Se kukianga* et de *Minsamu Miayange* s'avère tout autre chose qu'une histoire de médias *stricto*

sensu, arrachée des oubliettes de la mémoire collective. Si elle avait été ainsi réduite, la relecture savante de ces productions d'information médiatique du passé colonial se serait effectivement vite épuisée, au-delà de la curiosité première, vagabonde, aléatoire et finalement éphémère. La relance de l'intérêt naît de la justification théorique des méthodologies de terrain convoquées. Ainsi, seulement, peut-on « renverser le sablier dans les deux sens » pour l'interprétation des données. Pour l'auteur de cet ouvrage, cela signifie recourir à la fertilité de deux approches théoriques complémentaires : la socio-histoire et la socio-anthropologie des médias.

* * *

Avec cette inscription théorique dans la socio-histoire et ce projet, Jean-Christien Ekambo renforce sa légitimité référentielle en tant qu'auteur des sciences de l'information et de la communication, s'il en était encore besoin. Car précisément, l'un des axes de recherche, qui structure la discipline, vise à identifier les jeux d'acteurs – dont Michel de Certeau nous a déjà appris à distinguer *in situ* les tactiques des stratégies – et dont les énoncés discursifs font précisément partie. On comprend mieux du coup la plus-value apportée ainsi, par rapport à la seule linguistique, voire à la socio-linguistique d'un Patrick Charaudeau, déjà fécondes.

Ainsi, l'Histoire de Jean-Christien Ekambo dépasse la lecture sémio-descriptive des médias. La cohérence est inscrite tout au long de cet ouvrage. Il s'agit de révéler l'insertion de ces missionnaires d'exception dans les réseaux de l'époque. Car c'est bien ce rôle de passeurs, de médiateurs, d'initiateurs entre deux continents que consacre l'auteur, comme procèdent parallèlement Elikia M'Bokolo et Ibrahima Baba Kake. Là encore, l'auteur paie sa dette à Fernand Braudel, dont on ne compte plus les héritiers, en sciences de l'information et de la communication comme en histoire, en Europe comme en Afrique. Ainsi Armand Mattelart, quand l'auteur belge juge que c'est avec la problématique des réseaux que l'on peut réellement dépasser l'histoire purement événementielle.

Autre intérêt de l'ouvrage : on ne peut qu'admirer la puissance de distanciation du chercheur. Jean-Christien Ekambo travaille à l'écart du romantisme de cette première génération d'historiens africains, particulièrement réactive au « portrait du colonisé » décrypté par Albert Memmi. L'auteur ne s'encombre pas davantage de la résurgence de ces mêmes formes de diktats chez certains intellectuels européens, repentants et militants contemporains de l'antiracisme radical. Ceux-ci travaillent ainsi à systématiquement remplacer les héros de la colonisation et l'histoire de l'entreprise coloniale par les galeries de portraits magnifiés des grands ancêtres africains.

Certes, l'ouvrage sait rappeler, avec rigueur et moult argumentaires, les compétences autochtones au moment du déploiement des deux titres de presse missionnaires : l'aptitude au calcul mental des enfants

scolarisés ; le talent même d'écriture d'un certain nombre de Congolais, réels écrivains... ; la compétence professionnelle des typographes indigènes, dont la puissance coloniale avait su exhiber la technicité pour son propre prestige, inspirée par la sensibilité à l'image de marque dont faisait déjà preuve le Roi des Belges. Mais sans pour autant s'enliser dans un puéril jeu d'équilibre et attaquer frontalement les faiblesses du *dépendantisme* qui, avec Samir Amin par exemple, avait sous-estimé les contradictions des sociétés africaines et négligé l'analyse de leurs dynamiques propres.

Jean-Chrétien Ekambo n'élude rien. Ni la dimension marchande des expéditions coloniales, au niveau de l'approvisionnement en matières premières des industries européennes, comme au niveau de l'écoulement de produits manufacturés.

Jean-Chrétien Ekambo ne relativise rien. Ni l'exploitation éhontée et brutale des « muscles africains », peut-être facteur unique de production, et donc de formation de capital de l'économie coloniale, comme l'a déjà corrigé Catherine Coquery-Vidrovitch.

Jean-Chrétien Ekambo ne légitime rien. Ni la violence symbolique, ni la violence physique, déployées contre les hommes rétifs et que le discours académique « convenable » de la colonisation a longtemps évacué pour l'Afrique subsaharienne, jusqu'à ce que, depuis l'université de Berkeley et avant Marc Ferro, Adam Hochschild, par exemple, ne ré-entrouve brutalement en 1998 le placard des « fantômes du roi Léopold ».

Jean-Chrétien Ekambo n'atténue rien. Ni les responsabilités directes des acteurs dans ce que l'auteur qualifie même d'entreprises de « féodalisation du continent africain », ni les complicités indirectes : brutalité et autocratie des employés des entreprises privées concessionnaires.

Jean-Chrétien Ekambo ne manque pas, enfin, de souligner le silence des deux journaux étudiés, *Se kukianga* et *Minsamu miayenge*, par rapport aux violences et maltraitements subies par les indigènes. Il y voit seulement le souci de respecter leur charte éditoriale, qui assignait les écrits de chacun des deux magazines à la seule et stricte éducation religieuse. Il est vrai, replacé dans l'esprit universaliste de l'époque, la problématique se réduisait, sans beaucoup de réelles critiques au XIX^e siècle, à la promotion de la Civilisation, ainsi entendue au singulier.

Par contre, l'auteur juge édifiant de rappeler le travail d'alphabétisation entrepris sur place par les missionnaires des magazines étudiés ; le formidable effort de traduction des langues locales avec le développement de l'écrit, voire l'essor d'une véritable littérature en langue kikongo qu'ils ont ainsi promue en s'érigeant *de facto* « forgerons de la langue des peuples » ; l'émancipation scolaire – timide mais réelle – des jeunes filles qu'ils ont encouragée ; l'accès à une communication de masse et non plus seulement présente qu'ils ont autorisée ; la socialisation politique et l'ouverture scientifique, prémisses de la constitution d'une nation et d'un État moderne, au-delà

des particularismes locaux. Tout ce travail de pénétration et de connaissance du terrain s'était révélé à ce point efficace qu'il avait placé les employés de l'Etat et de la puissance publique dans la dépendance vis-à-vis des missionnaires.

* * *

L'auteur nous conduit ensuite avec cohérence à sa seconde approche théorique, cette fois socio-anthropologique des médias. Et même s'il parle de *discontinuité*, il ne s'agit pas pour l'auteur de revenir à cette lecture de l'histoire-progrès par ruptures et paliers successifs, rigoureusement cloisonnés. Maurice Merleau-Ponty avait déjà rappelé les impasses de la segmentation rigide : « Le sens de l'histoire est à chaque pas menacé de dévier et a besoin d'être sans cesse réinterprété. Le courant principal n'est jamais sans contre-courants ni tourbillons. Il n'est même pas donné comme un fait. Il ne se révèle qu'à travers les asymétries, des survivances, des diversions, des régressions ».

En confirmation de l'analyse, l'évangélisation observée par le chercheur ne se développe pas comme progressive et irréversible sur les territoires investis. Quand la conversion semble acquise, elle peut être aussitôt compromise si les prescriptions l'accompagnant viennent heurter les traditions locales, par exemple la prohibition du vin de palme. Comme avant lui Joseph Ki-Zerbo, la lecture de Jean-Christien Ekambo prend donc distance, sans ambiguïté aucune, avec les périodisations artificielles et le *faux évolutionnisme*, pour parler comme Claude Lévi-Strauss, qui fixait le futur des peuples primitifs dans l'imitation des « peuples évolués ».

Ainsi, cet ouvrage ne participe pas de cette « histoire en morceaux », que dénonçait encore Fernand Braudel. Il ne faut pas voir autrement sa référence appuyée à Marshall McLuhan. On le sait, la démarche du chercheur canadien a été largement disputée en sciences de l'information et de la communication, pour son inscription dans la « religion communicationnelle » qui survalorise le rôle de la technique pour saisir l'évolution des sociétés humaines (« *the medium is the message* » !). Or, les conclusions des chercheurs, comme Jacques Perriault, en terme d'autonomie sociale, préviennent de tout déterminisme technique.

La longue durée est le cadre temporel des mouvements de la technique, qui témoigne qu'une innovation ne vaut jamais qu'en fonction de la poussée du social qui la soutient et l'impose. C'est ce déterminisme technologique à courte vue qui incite alors à identifier chaque innovation technique comme une rupture, déterminante pour l'évolution des hommes, alors que l'inscription de la recherche dans la longue durée invite plutôt à considérer autant les continuités que les discontinuités.

En citant McLuhan, l'auteur rappelle les écrits du Canadien selon lesquels « l'alphabet phonétique et la typographie introduits au sein d'une société ne peuvent laisser cette dernière intacte », dont le sort à

partir de là est de « devenir « une multitude d'individus agglomérés ». Nous proposons de relier ce constat partiel à la proposition nuancée, proposée par les sciences de l'information et de la communication et formulée notamment par Josiane Jouët. D'une part, au déterminisme technique, celle-ci avait prévenu de ne pas sacrifier, par réaction, au déterminisme social. D'autre part, l'habileté et la conviction des ingénieurs peuvent aussi jouer un rôle, non négligeable, dans l'évolution des sociétés humaines. C'est donc cette double médiation que la discipline Sic consacre : technique, car l'outil utilisé structure la pratique ; sociale, car les formes d'usage et le sens accordé à la pratique « se ressource dans le corps social ».

Même s'il ne le dit pas expressément, c'est bien cette tension que Jean-Christien Ekambo considère et qui constitue même la finalité profonde de sa recherche. Effectivement, une élite sociale surgit bien avec l'imprimé et le passage de la société kongo à cette *scribalité*. Mais plongeant dans ce qu'avait également été l'original de cette société traditionnelle de l'oralité, l'auteur note que la hiérarchisation de cette même société indigène n'a pas attendu l'étape de l'écrit, importé par les missionnaires. Par ailleurs, quand la simultanéité s'observe, *scribalité* et apparition d'une élite locale, l'auteur ne s'autorise pas pour autant à transformer magiquement le lien de corrélation en lien de causalité.

Autre indice de l'inscription dans les paradigmes des sciences de l'information et de la communication à partir desquels l'appropriation d'une technique nouvelle ne passe pas par la substitution des pratiques techniques précédentes. Effectivement, Jean-Christien Ekambo note que, pour la zone géographique et la période historique considérées, il peut y avoir cohabitation entre oralité traditionnelle kongo et *scribalité* promue par l'arrivée de *Se kukianga* et de *Minsamu miayenge*. L'auteur montre ainsi qu'il ne considère les propositions de McLuhan qu'en tant qu'hypothèses, à vérifier *in situ*, comme l'affirmation selon laquelle : « un nouveau médium ne s'ajoute jamais aux médias antérieurs et ne les laisse jamais intacts ».

Plus largement, le propos de l'auteur se veut souple, ouvert, sans dogmatisme. La société kongo qu'il décrit est aux antipodes de « l'invention des Africains » par l'Europe – pour reprendre la formulation du peintre soudanais Hassan Musa – et des reconstructions exotiques des images et vocabulaires ambiants, corrélatives. Le succès de cette ethnophilosophie que regrette le philosophe Paulin Hountondji, ou de cette « Histoire du bas » que déplore l'historien Jean-Pierre Chrétien, correspond au repli sur des entités locales pré-coloniales figées. Au final, elles ne se révélaient qu'entourées du « même parfum d'éternité », pas plus significatif que lorsqu'Hegel déniait toute histoire au continent.

Depuis le Congo, l'illusion de cette « bibliothèque coloniale » avait encore été dénoncée par le philosophe Vumbi-Yoka Mudimbe. A *contrario*, il convient d'interroger la mobilité de ces sociétés traditionnelles, de considérer leurs subtilités, d'observer leurs

chevauchements, de repérer leurs enjeux contradictoires et superposés, au gré des logiques sociales de terrain et des mouvements généraux qui parcourent l'ensemble du monde.

Il faut reconnaître ce mérite à Jean-Christien Ekambo, de toujours se tenir prêt au renouvellement permanent des perspectives. Son attention au terrain le conduit ainsi à contester la thèse de la soumission sociale et mentale des autochtones à la tribu d'appartenance originelle. Et cet ouvrage rappelle que l'opposition est moins tangible qu'il n'y paraît, *a priori*. L'auteur va plus loin encore, alors que d'autres – comme les auteurs du tome VII de *Histoire générale de l'Afrique* édité par l'Unesco en 1987 et regroupés par Albert Adu-Boahen pour la période 1880-1935 – se sont évertués à ne penser la relation coloniale qu'autour du couple-opposition oppression/résistance. Le chercheur se dégage ainsi de ces balises réductrices, pour amorcer sa thèse d'une *bisoïté hybride*. Par exemple, quand l'un des rédacteurs, indigène, des magazines missionnaires joue de sa double identité collective : d'une part, de son appartenance récemment acquise au sein de la communauté de son journal qui lui offre de se présenter *mpangi mu Yesu* (frère en Jésus) ; d'autre part, de son lien traditionnel avec la société bantoue, dont il n'a pas culturellement et socialement le droit de se délester. De même, l'usage local et professionnel du kikongo grammatical, tel que formalisé par les journaux missionnaires, n'amène pas les rédacteurs chrétiens indigènes à abandonner leurs parlars locaux dès lors qu'il s'agit, parallèlement, d'échanger sur l'ordinaire de leur vie quotidienne.

Nous ne sommes pas loin de l'approche des phénomènes crastiques, suggérée par le philosophe et sociologue Jacques Demorgon, cette fois pour analyser l'interculturalisation contemporaine du monde. Sans que l'on puisse préjuger de son caractère bénéfique ou dommageable pour les individus comme pour les sociétés concernées, la *crase* constitue effectivement une forme d'hybridation inédite, née de l'écrasement des données culturelles antérieures et des données culturelles nouvelles, « pour faire tenir ensemble » des données, ordinairement peu associables et jusque-là, peu associées. Peut-être faut-il parallèlement convoquer les travaux d'Homi Bhabha qui, lui aussi pour la période contemporaine, invite à dépasser les questions très actuelles d'identité nationale : les hybridités correspondent à ces espaces tiers, qui permettent à l'humain de se construire fondamentalement, loin des postures « pures » où la pression sociale tente de l'enfermer. En cela, les interstices culturels s'offrent en tant qu'espace liminal, à partir duquel le sujet négocie sa position. Il peut enfin décider ainsi de son identité et des expériences intersubjectives et collectives qu'il est prêt à aborder. Le débat reste ouvert.

* * *

À la fin de l'ouvrage, à travers toute cette analyse fouillée des processus de destruction et de recomposition, d'hybridation et de métissage de l'ensemble social convoqué, et à partir du souci de

l'auteur d'en rétablir les règles et normes impersonnelles, le constat s'impose : ce n'est pas un récit de l'aventure médiatique de deux magazines et de deux missions protestantes européennes dans le Congo de la fin du XIX^e siècle que le lecteur referme provisoirement. Les nombreuses mises en perspective proposées nous offrent beaucoup plus.

Il ne faut pas en être surpris. L'auteur nous a déjà habitués à ce décryptage particulier, au service d'une connaissance plus générale, comme le lui a déjà reconnu l'historien congolais, Isidore Ndaywel è Nziem. Avec ce nouvel ouvrage, tout se passe comme si, plus la focale se rétrécit sur le particulier, par exemple sur l'identité éditoriale du magazine *Se kukianga*, plus le regard de Jean-Chrétien Ekambo nous désigne, grand ouverte, la porte sur une intelligence plus large. Les pistes s'offrent nombreuses, pour prolonger la réflexion.

Par bonheur, ce débroussaillage entamé par le chercheur s'annonce prometteur du véritable programme de recherche que l'auteur semble proposer en ce sens dans sa conclusion. Il devrait bientôt l'étendre à d'autres supports médiatiques, que sa position de directeur de la collection « Médias d'hier » des éditions L'Harmattan lui autorise désormais, pour prévenir les « pannes relatives de mémoire ».

Jean-Chrétien Ekambo ne semble pas hésiter : sa présente étude croise avec fécondité les avancées des sciences de l'information et de la communication ainsi que celles de l'anthropologie, de la sociologie, de l'histoire, de la sémiologie..., pour ne citer que ces disciplines, sans les culpabilités enfouies des premières, sans l'innocence proclamée des dernières. Immense chantier, comme l'auteur le reconnaît lui-même, déjà pour son seul projet de recherche ! Même si l'histoire de la colonisation n'est plus aujourd'hui cet obstacle, réel ou fantasmé, qu'elle représentait encore au moment des décolonisations politiques de la seconde moitié du XX^e siècle.

Bertrand Cabedoche